

L'événement du FTA 2010

Tragédies romaines

Michel Vaïs, Étienne Bourdages, Marie-Andrée Brault, Raymond Bertin et
Alexandre Cadieux

Numéro 137 (4), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M., Bourdages, É., Brault, M.-A., Bertin, R. & Cadieux, A. (2010). Compte rendu de [L'événement du FTA 2010 / *Tragédies romaines*]. *Jeu*, (137), 119–125.

Festivals

**Festival
TransAmériques**

Tragédies romaines

TEXTE **WILLIAM SHAKESPEARE** / MISE EN SCÈNE **IVO VAN HOVE**

DRAMATURGIE **BART VAN DEN EYNDE, JAN PETER GERRITS ET ALEXANDER SCHREUDER**

SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRES **JAN VERSWEYVELD** / COSTUMES **LIES VAN ASSCHE**

VIDÉO **TAL YARDEN** / MUSIQUE **ERIC SLEICHIM**

AVEC **ROELAND FERNHOUT, RENÉE FOKKER, FRED GOESSENS, MARIEKE HEEBINK, CHICO KENZARI,**

HANS KESTING, HUGO KOOLSCHIJN, HADEWYCH MINIS, CHRIS NIETVELT, FRIEDA PITTOORS,

ALWIN PULINCKX, HALINA REIJN, EELCO SMITS, KARINA SMULDERS ET FEDJA VAN HUËT.

PRODUCTION DE **TONEELGROEP** (AMSTERDAM), EN COPRODUCTION,

PRÉSENTÉE À LA SALLE LUDGER-DUVERNAY DU MONUMENT-NATIONAL DU 28 AU 30 MAI 2010.

MICHEL VAÏS

L'ÉVÉNEMENT DU FTA 2010

Des vingt-six spectacles offerts pendant les dix-sept jours du FTA de 2010, la trilogie shakespearienne *Coriolan*, *Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*, mise en scène par Ivo van Hove du Toneelgroep d'Amsterdam, constituait de l'avis de tous l'événement au carré. Le Festival promettait un « Shakespeare brûlant d'actualité » de 5 h 30, « la guerre en direct », des « tractations secrètes » et des « entrevues à chaud », avec des « caméras qui traquent » des politiciens « assoiffés de pouvoir ». Même les plus rompus des critiques s'en trouvaient titillés ; personne, dans l'équipe de rédaction, n'a voulu manquer ce spectacle.

Nous avons donc pensé – une fois n'est pas coutume – demander à quatre membres de l'équipe de donner leur appréciation de la soirée. Étienne Bourdages explique avoir été parachuté dans le tumulte d'une place publique ; Marie-Andrée Brault se dit sensible au cirque médiatique en accord avec l'écriture de Shakespeare, qui met en évidence sa modernité ; admiratif, Raymond Bertin ne tarit pas d'éloges sur la puissance de la démonstration ; enfin, en épilogue, Alexandre Cadieux raconte que si un vertige l'a poussé à abandonner la représentation avant la fin, ce n'est pas sans emporter avec lui des questions qui le hanteront longtemps.

Il est vrai que ce spectacle hors norme, en forme de *show* télévisé, alliait les plus shakespearennes intrigues à la télé-réalité, transformant les spectateurs en voyeurs invités à circuler autant sur la scène que dans la salle, et à s'y nourrir au propre comme au figuré. L'espace théâtral entier, enfin réconcilié, paraissait en effet constituer le personnage principal d'un spectacle terriblement actuel, dans lequel on démontait les mécanismes du pouvoir sous l'œil impitoyable du monde des médias. Écrans diffusant des images en direct (captées jusque sur le boulevard Saint-Laurent pendant la représentation), invitation aux spectateurs à surfer sur Internet, à envoyer des courriels ou des microbavardages sur Twitter, défilant sur des bandes passantes lumineuses, toute cette quincaille médiatique n'a pu faire de l'ombrage à la forte présence et au talent des acteurs de cette troupe permanente de 21 comédiens.

À l'unanimité, le public et les critiques ont été impressionnés, secoués par l'expérience. Ces témoignages s'en veulent un reflet. ■

ÉTIENNE BOURDAGES

DU THÉÂTRE AU CINÉMA

De mes premières minutes sur la scène, je retiens l'impression d'avoir été parachuté sur une place publique puis emporté par le tumulte d'une manifestation. Cependant, une fois assumé le risque de traverser le quatrième mur en grimpant sur le plateau, les voix deviennent lointaines et les enjeux nous atteignent par bribes. Le discours de l'estrade politique se fraie difficilement un chemin à travers l'enthousiasme et l'étonnement de la foule rassemblée en arrière-plan. Les regards se croisent ; on est aussi attentifs aux autres qu'à ce qui se dit à l'avant. Au milieu de la grisaille uniforme du tapis industriel, le peuple qu'on représente demeure tranquille et silencieux. S'il circule librement, c'est quand on lui donne une permission chronométrée. Aussi, bien peu oseront émettre des commentaires sur Twitter, et ceux qui se lanceront, le feront pour s'extasier devant la forme et non pour réfléchir sur le fond. En fait, de *Coriolan* et de *Jules César*, je retiens à peine les échos d'échanges rhétoriques virulents entre gens de pouvoir. L'effet est plus impressionnant vu de la salle. La production se paie à peu de frais une masse de figurants fascinés par les costumes administratifs de ces hauts fonctionnaires, stylo toujours en main et porte-documents toujours sous le bras. Une réactualisation qui nous rapproche des personnages, même s'ils débattent de questions d'une autre époque. Étrangement, ça nous parle. C'est comme si, exerçant un devoir citoyen, nous assistions à une véritable commission gouvernementale et prenions intérêt aux affaires de l'État. Mais, déjà, l'accès est limité et, finalement, nous sommes tous renvoyés dans la salle. L'exaltante montée dramatique culmine par une interprétation magistrale d'*Antoine et Cléopâtre*. Un mâle alpha, son amante histrionique. Les deux acteurs tenant les rôles éponymes sont en feu et brillamment entourés par ceux qui avaient déjà fait leur marque dans les pièces précédentes. La distance est rétablie, toutefois, et c'est en véritables spectateurs que nous serons témoins de la fin déchirante de l'idylle réprouvée. Systématiquement, comme ce fut le cas depuis le début du spectacle, les personnages sont photographiés en contre-plongée au moment de leur dernier souffle, comme si la mort les surprenait en plein crime. Les sordides clichés rappellent ceux des mafieux assassinés que publie la presse à scandales. La représentation bascule sûrement vers un autre médium, car, l'écran occupant la moitié du cadre, le cinéma et ses prouesses techniques l'emportent sur le théâtre, si bien qu'au bout des cinq heures, on se retrouve à regarder un film sous-titré. ■



Tragédies romaines, mises en scène par Ivo van Hove (Toneelgroep, Pays-Bas). © Jan Versweyveld.



MARIE-ANDRÉE BRAULT

CIRQUE MÉDIATIQUE

Il y aurait beaucoup à dire de la relecture saisissante des trois pièces de Shakespeare présentée par Ivo van Hove, qui n'a pas cherché à les « transplanter » platement dans le monde contemporain, mais plutôt à mettre en évidence la modernité des questionnements au cœur des œuvres. Sur une scène où les acteurs oscillent entre le drame et la bouffonnerie, la solennité et la dérision, le metteur en scène a su dégager des préoccupations qui n'ont rien d'obsolete : responsabilité personnelle et collective, accès au pouvoir et soif de régner, engagement, démocratie. La proposition faite aux spectateurs de se déplacer, à divers moments de la représentation, pour gagner un autre siège ou monter sur scène, voire pour suivre l'action du comptoir-bar à l'extérieur de la salle, a rendu plus sensibles certains des enjeux en regard du monde actuel. En circulant au milieu des personnages des tragédies sans pourtant prendre part au jeu, en observant les événements par le truchement d'écrans, de téléviseurs, comme si nous regardions des chaînes d'information continue, nous témoignons de notre position de spectateurs dans le monde même. Quand les scènes d'*Antoine et Cléopâtre* prennent les allures d'un *soap*, c'est de notre rapport à l'information spectacle, à l'information *trash*, croustillante, ou même aux télé-réalités que la compagnie semble nous parler. Quand nous commentons le spectacle, sur les ordinateurs à notre disposition sur scène, et que nos propos apparaissent sous l'écran principal, c'est aussi de ce babillage inconsistant qui envahit Internet qu'il est question. De cette illusion de participer aux débats, aux enjeux, à la vie sociale et politique. Les phrases laissées par les spectateurs sont généralement d'un vide abyssal. C'est normal, bien entendu, c'est un jeu que nous propose van Hove, et le spectateur s'amuse d'écrire : « J'y suis, voyez, je suis sur scène. » Il ne faut pas boudier son plaisir. Mais ce faisant, nous illustrons le fait que nous n'avons rien à dire, que nous ne faisons rien, mais que nous avons l'impression de faire partie de la pièce, de l'histoire et de l'Histoire. Comme dans la réalité, nous demeurons des spectateurs contents d'approcher les événements dans lesquels d'autres se compromettent véritablement. Les déplacements auxquels le public était convié invitaient au changement de perspective. Mais ils accentuaient aussi ce rapport tordu au réel. Sur scène, alors que nous étions au plus près des acteurs et de l'action, nous nous trouvions encore davantage prisonniers des écrans si nous voulions saisir ce qui se passait sur la totalité du plateau. Dans le foyer, hors de la salle de théâtre, nous étions rivés au téléviseur, sandwich à la main, alors que nous parvenaient, à l'arrière-plan, étouffés, les échos véritables des affrontements qui se déroulaient tout près de nous. Avec ironie, van Hove met également en scène le cirque médiatique auquel se livrent les gens de pouvoir pour nous offrir le spectacle de leur grandeur ou de l'horreur des combats. Cette proposition bouscule, bien entendu, les textes. Mais van Hove trouve chez Shakespeare les ferments d'un regard sans pitié sur le politique et notre rapport à lui. ■



Tragédies romaines, mises en scène par Ivo van Hove
(Toneelgroep, Pays-Bas). © Jan Versweyvel.



RAYMOND BERTIN

CHAOS CONTEMPORAIN

Comment ne pas s'étonner, s'émerveiller devant la grandeur, l'intelligence, la générosité, l'incroyable puissance d'une telle démonstration ? Le spectacle au long cours du Toneelgroep, parcours extraordinaire à travers les siècles et avec les moyens maîtrisés du théâtre, se présente comme une expérience totale qui nous « rentre dedans » avec la force de la vérité. On pouvait pourtant s'y amener sceptique quant aux ambitions de l'entreprise, la promotion ayant fait grand bruit de la modernité de l'ensemble – symbolisée par l'impressionnant décor impersonnel d'un centre des congrès international, avec ses écrans et ses installations technologiques, ses divans où le public était invité à prendre place à des moments choisis, pour suivre la représentation de l'intérieur ou pour *twitter* ses commentaires en direct, reproduits sur une bande défilant au-dessus de la scène –, tout cela, finalement, n'étant que l'enveloppe illustrant le chaos contemporain dans lequel nous vivons. Une mise en contexte d'une géniale efficacité, montrant à l'évidence la vacuité de notre société des communications. Au cœur de la réussite de ces *Tragédies romaines* se trouve cependant la dramaturgie du plus grand des poètes dramatiques, Shakespeare, dont le metteur en scène a amputé le texte des scènes où le peuple s'exprime, et remplacé les scènes de guerre par des séquences sonores tonitruantes. Résultat : les politiciens et autres décideurs se retrouvent à l'avant-scène, leurs manigances, leurs compromissions, leur absence de scrupules n'ayant d'égale que leur ambition à conquérir ou à conserver le pouvoir. Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur chacune des trois pièces. Si les deux premières montrent bien la marche de l'Histoire dont les hommes, dans leurs fonctions publiques, sont plus souvent qu'autrement des victimes impuissantes, la troisième plonge dans la vie privée de certains d'entre eux qui ont pu croire qu'ils pouvaient en infléchir le cours. Le spectacle, exigeant par les différentes strates de sens qui s'y trouvent, forçait le public à suivre l'action grâce à la traduction des répliques défilant à vive allure en surtitres, tout en parcourant les résumés historiques et des messages diffusés sur la bande défilante. Pas évident, dans les circonstances, de tout capter. Pour ma part, pris par la fable, j'ai préféré ne pas monter sur scène, ne voulant rien manquer de cette œuvre portée par des acteurs de haut calibre. Comment, à la fin, ne pas fondre d'admiration devant ceux et celles-là, qu'il faudrait nommer, car ils nous ont émus aux larmes après nous avoir fait rigoler, dans les rôles principaux de cette indescriptible épopée intemporelle ? Tragédie d'hier et d'aujourd'hui. ■

ALEXANDRE CADIEUX

ÉPILOGUE

Alors que les spectateurs, fourbus mais ravis, quittent la salle défilent sur l'écran des dizaines et des dizaines de questions comme « Le politicien a-t-il droit à une vie privée ? » ou encore : « Existe-t-il des situations où les libertés individuelles peuvent être suspendues au nom du bien commun ? » Des interrogations d'une grande pertinence et qu'on ne peut expédier rapidement. Impossible de ne pas éprouver de vertige face à cet épilogue : depuis près de six heures, on lisait ces questions en filigrane à travers cette mécanique théâtrale si bien huilée et si puissante dramatiquement, et voilà qu'elles nous apparaissent en toutes lettres. J'avoue ne pas être resté jusqu'à la fin de la projection, tant cerveau et corps ne pouvaient plus en prendre. Pourtant ces questions sur les difficultés liées à la gestion du « vivre ensemble » me hanteront longtemps, tout comme la performance d'Hans Kesting, Marc-Antoine de muscles et d'intelligence. ■

Tragédies romaines,
mises en scène par Ivo van Hove
(Toneelgroep, Pays-Bas).
© Jan Versweyveld.



